Zeitschrift: Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier
Herausgeber: Association pour l'Étude de l'Histoire du Mouvement Ouvrier
Band: 33 (2017)

Artikel: Monuments du mouvement ouvrier
Autor: Farré, Sébastien / Schubert, Yan
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-681745

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DOSSIER

MONUMENTS DU MOUVEMENT OUVRIER

MONUMENTS DU MOUVEMENT OUVRIER

SÉBASTIEN FARRÉ, YAN SCHUBERT

Selon la racine latine du vocable «monument», *monere, monumentum,* le monument est destiné à rappeler un souvenir, évoquer un disparu. Compris comme un signal, comme un appel à la mémoire, le monument de pierre ou de bronze est porteur d'un message. En commémorant des épisodes glorieux ou des grandes figures historiques, le monument s'adresse au futur en suggérant un discours pédagogique, en donnant du sens au passé dans l'intention de construire l'avenir[1].

Pendant longtemps, les statues ont accompagné les cultes religieux, puis sont venues enrichir les collections d'antiquités. Cependant, le monument s'impose dès le XIXe siècle comme un puissant medium pour inscrire dans l'espace public la volonté des États d'imposer une identité collective et un nouveau rituel national. Il accompagne les discours officiels sur le passé et rappelle la domination des classes privilégiées. Le monument est d'abord un acte politique.

Les monuments, les statues ou les bustes des grands hommes sont liés au développement des espaces urbains et à l'idéologie bourgeoise du XIXe siècle, comme en témoigne, par exemple, l'ensemble de bustes de scientifiques, de politiciens et de philanthropes placés au sein du parc des Bastions à Genève. Dans ce réseau de signaux et de témoignages de la contribution des «grands hommes» à la construction nationale, quelle est la place du mouvement ouvrier?

L'intégration du mouvement ouvrier dans l'espace politique suisse résulte d'un processus problématique et difficile. La mémoire ouvrière s'inscrit, selon Charles Heimberg, dans une «quête identitaire»[2].

---

[1] Jean-Pierre Garnier, «Du monument comme "événement"», *L'Homme et la société*, nº 146, 2002, pp. 7-29.

[2] Charles Heimberg, «Les problématiques de la mémoire et l'histoire du mouvement ouvrier», *Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier*, nº 14, 1998, pp. 9-24.

Quels engagements, quelles polémiques et quels enjeux mémoriels ont accompagné le développement des lieux de commémoration ? Comment se sont positionnés les syndicats et les partis de la gauche helvétique face à la monumentalisation de l'espace public promue par les autorités publiques et les élites sociales ? Se sont-ils détournés des monuments ? Ou au contraire, se sont-ils engagés dans un combat pour une contre-mémoire, pour une mémoire alternative au récit national dominant ? Cette interrogation divise en particulier le mouvement anarchiste, comme le montre, dans ce dossier, la contribution de Florian Eitel au titre très explicite « À bas les monuments ! Vive les lieux de mémoire de l'anarchisme ! ».

La puissance symbolique du monument explique le rapport parfois ambigu des mouvements issus des partis de gauche et des syndicats envers ces objets commémoratifs. Sur ce point, les réflexions menées par le mouvement situationniste durant les années 1960 sont exemplaires. Guy Debord dans son ouvrage central, *La Société du Spectacle*, considérait d'une manière générale l'urbanisme comme « une prise de possession de l'environnement national et humain par le capitalisme, qui, se développant logiquement en domination absolue, peut et doit maintenant refaire la totalité de l'espace comme son *propre décor* »[3]. La réflexion menée par les penseurs de l'Internationale situationniste mettait en particulier en lumière la circulation automobile, les grands ensembles ou les villages de vacances comme des instruments de répression culturelle, de conditionnement politique, d'atomisation du mouvement ouvrier, mais aussi la transformation des villes en musées, en objets de consommation culturelle[4]. Tout en partageant cette critique sur la disparition de la vie sociale dans la rue et l'isolement des masses dans la ville moderne, le sociologue marxiste Henri Lefebvre considérait pour sa part que le monument possédait un caractère « significatif et symbolique inépuisable », comme un lieu capable de cristalliser des espaces qui « unissent et réunissent »[5], susceptible de participer au « remodelage » des anciennes villes vers une nouvelle utopie urbaine.

---

[3] Guy Debord, *La Société du Spectacle*, Paris, Gallimard, 1992 (1967), p. 104.

[4] Henri Lefebvre, « Propositions pour un nouvel urbanisme », *Architecture d'Aujourd'hui*, 1967, publié dans le recueil d'Henri Lefebvre, *Du rural à l'urbain*, Paris, Anthropos, 2001, p. 192.

[5] Henri Lefebvre, « Utopie expérimentale : pour un nouvel urbanisme », *Architecture d'Aujourd'hui*, 1967, édité dans *Ibid.*, p. 136. Voir Grégory Busquet, « Henri Lefebvre, les situationnistes et la dialectique monumentale. Du monument social au monument-spectacle », *L'Homme et la société*, n° 146, 2002, pp. 41-60.

Au-delà des réflexions menées par les milieux intellectuels durant les années 1960-1970, le mouvement ouvrier, dès son origine, invente et partage des emblèmes, des symboles et des souvenirs communs qui lui sont utiles pour tisser une identité collective et pour construire une sociabilité capable de porter un nouveau projet de société. Comme l'a montré le dossier consacré aux « Emblèmes et iconographie du mouvement ouvrier » dans le 31e volume des *Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier*, ces images sont constitutives d'une culture ouvrière et un moyen de mobilisation politique. Qu'en est-il des monuments ouvriers ?

L'ère des régimes totalitaires a consacré dans les États communistes un art monumental destiné à construire un nouveau culte aux figures tutélaires et aux héros de la révolution. Ouvriers modèles, soldats exemplaires, pères fondateurs, Lénine, Staline ou encore Mao ont fait l'objet d'une production inédite de bustes, de statues et de monuments qui ont consacré le *proletcultisme* ou le réalisme soviétique. Nos premières réflexions étaient accompagnées des images de l'envol poétique de la statue de Lénine dans le film de Wolfgang Becker *Good Bye, Lenin!* (2003), ou de l'ensemble impressionnant des monuments édifiés dans la Yougoslavie de Tito, que nous pouvons découvrir au travers du projet *+38* du photographe Alberto Campi[6]. Celui-ci fait l'objet, dans ce volume, d'un entretien mené par Manuela Canabal et Yan Schubert. Le patrimoine monumental issu des États ayant connu une expérience communiste fut déplacé, détruit ou oublié après la chute du mur de Berlin. Il est encore l'enjeu de nombreuses tensions politiques, en particulier en Ukraine. Comme le montre la contribution d'Éric Aunoble sur le cas ukrainien « Prolétarisation, (dé-)communisation, dérussification », la destitution du président Viktor Ianoukovytch a ouvert une période de destruction des symboles de la période soviétique (*Leninopad*, littéralement « chute de Lénine »).

Entre ce patrimoine monumental disparu ou menacé de destruction et les traces de la mémoire ouvrière en Suisse se dessine un abîme qui mérite d'être interrogé. Quels artistes et quels modèles artistiques ont été privilégiés par les activistes de la mémoire ouvrière ? Quelles figures politiques et quels moments de l'histoire ouvrière ont mobilisé les acteurs de la mémoire des partis et syndicats de la gauche helvétique ?

---

[6] Voir www.albertocampiphoto.com/38-f

En préparant ce dossier, nous avons volontairement restreint la notion de patrimoine ouvrier aux monuments, statues et plaques commémoratives, laissant de côté les lieux qui ont témoigné de la vie et de la réalité de la classe ouvrière, comme les usines, les quartiers ouvriers, les lieux de sociabilité ouvrière, mais aussi les places et les rues dont le nom est dédié à des figures des partis et des syndicats du mouvement ouvrier. En effet, malgré l'intérêt de cette topographie, nous souhaitions privilégier une approche centrée sur l'engagement mémoriel, politique, financier et artistique nécessaire à la mise en œuvre de ces ensembles commémoratifs.

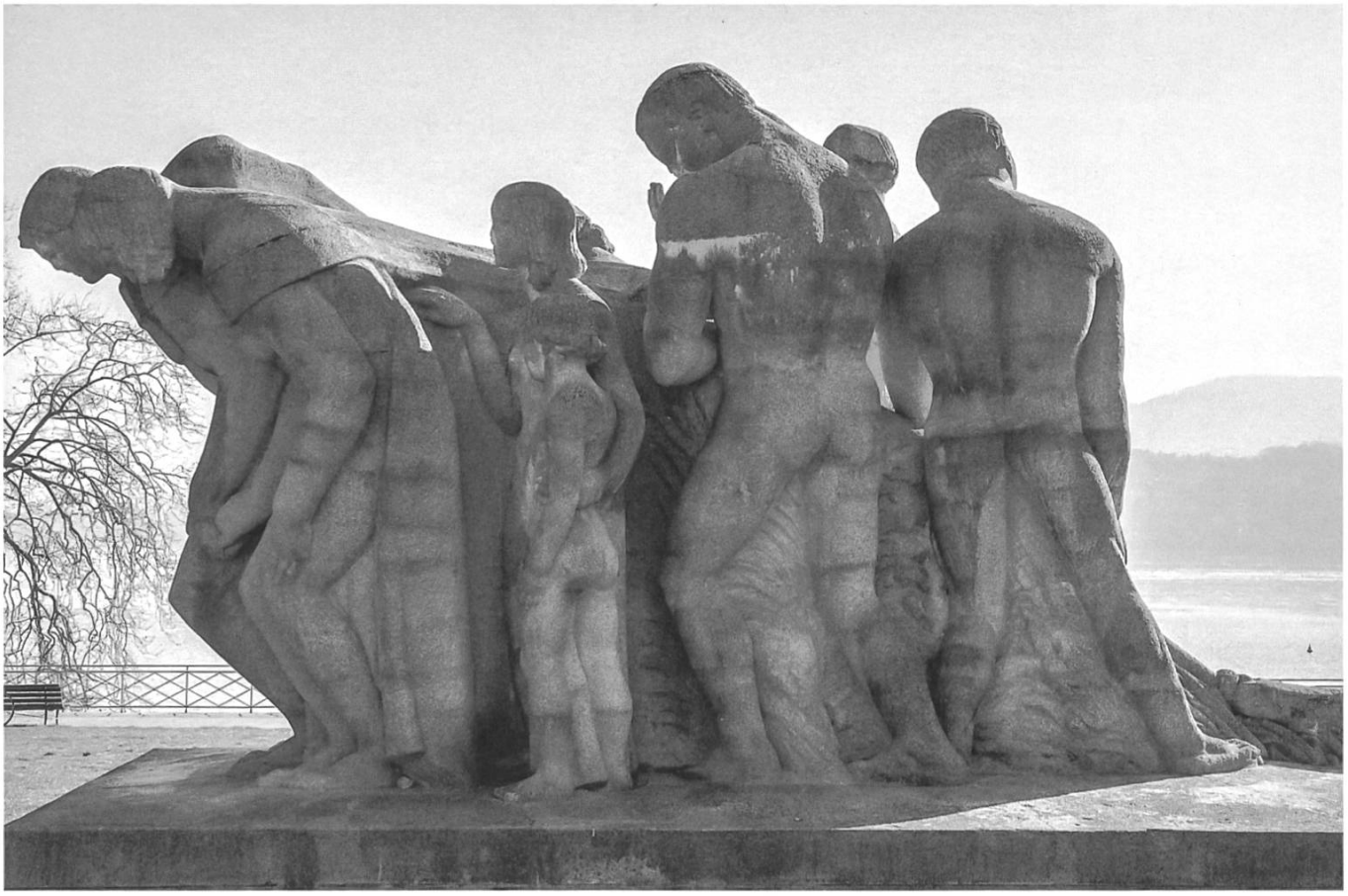
Les premiers éléments que nous avons pu rassembler autour de cette thématique sont symptomatiques de l'absence d'un programme commun à Genève et en Suisse romande. L'impression qui se dégage est celle d'une mosaïque mémorielle, une « mémoire en pièces détachées » pour reprendre l'expression utilisée par Simon Roth à propos du cas valaisan[7]. Les différents éclairages proposés par les contributeurs de ce dossier confirment que le chantier est encore vaste sur cette thématique. Cependant, il est possible d'esquisser quelques lignes de force. La mémoire ouvrière de pierre et de cuivre s'inscrit dans des contextes souvent locaux, issus d'initiatives généralement ponctuelles et souvent liées à des engagements personnels de certains politiciens et militants.

Dès la deuxième partie du XIXe siècle, des stèles funéraires sont érigées en hommage aux figures du mouvement ouvrier. À Genève, comme le montre l'article de Marc Vuilleumier, le buste de l'idéaliste allemand Albert Galeer, posé au sommet d'un socle noir sur sa tombe en 1851, précède les monuments dressés plus tard en l'honneur de Johann Philipp Becker et de Ferdinand Lassalle, tous deux érigés en 1889.

Pendant longtemps, les principaux monuments ou plaques commémoratives du mouvement ouvrier se trouvent confinés dans les cimetières, ce qui témoigne de la difficulté de ce dernier à occuper des espaces plus centraux ou plus prestigieux dans les villes suisses. Comme nous l'avons vu, ils évoquent essentiellement des personnalités marquantes du mouvement ouvrier. Cependant, progressivement, les monuments sont placés dans des lieux plus significatifs, pour rendre hommage aux ouvriers victimes d'accidents tragiques ou en conséquence de leur exploitation. À Airolo, par exemple, le monument

---

[7] Simon Roth, « Une mémoire en pièces détachées », Grégoire Favre, Luc van Dongen (éd.), *Mémoire ouvrière*, Sierre, éd. Monographic, 2001, pp. 185-205.



1. *L'effort humain* (Genève, 1935). Photographie Alberto Campi

érigé en 1932 à l'occasion du 50e anniversaire du percement du tunnel de Gothard, composé du fameux bas-relief de Vicenzo Vela, *Les victimes du travail* (1882), rend hommage aux mineurs décédés. En 1927, à Bellinzone, un monument est dédié aux victimes d'un incident ferroviaire ayant eu lieu trois années plus tôt. Selon l'analyse de Gabriele Rossi, il apparaît comme une réponse au deuil des familles et aux circonstances difficiles d'un procès dont le verdict attribue la responsabilité principale au mécanicien, décédé lors de la catastrophe. Le monument constitue un moyen de rendre hommage aux proches disparus, à l'exemple des différentes interventions autour du lieu de la catastrophe de Mattmark analysée dans le travail de Toni Ricciardi et de Sandro Cattacin. À Genève, également, cette intention a été à l'origine d'une plaque posée sur la place des XXII-Cantons, en « Hommage aux travailleurs qui bâtissent la ville. À ceux qui y laissèrent la vie » ou, plus récemment, d'une plaque honorant la mémoire de Daniel Jenny décédé sur le chantier du tram à Bel-Air (voir ill. 2).

Les monuments participent à la réparation morale des victimes et à la reconnaissance politique des combats du mouvement ouvrier, comme le montre Camille Grandjean-Jornod dans son article sur les

2. Plaque à la mémoire de Daniel Jenny (1967-2010) (Genève, 2013?). Photographie Alberto Campi

nombreux lieux qui rendent hommage aux volontaires suisses morts lors de leur engagement militaire pour la République lors de la guerre civile espagnole. À ce titre le témoignage de Jacques Robert, qui a participé au dépôt de la Pierre sur la plaine de Plainpalais en 1982 en hommage aux victimes de la fusillade du 9 novembre 1932 à Genève, est exemplaire. Dans l'entretien conduit par Mélanie Borès, il rappelle le caractère militant de ces interventions, qui ont participé au débat public sur le passé local et national.

Grandes figures, ouvriers victimes ou martyrs, les monuments du mouvement ouvrier évoquent, plus rarement, l'engagement politique ou les combats exemplaires. C'est le cas du monument de l'artiste Manuel Torres érigé en l'honneur des volontaires suisses partis défendre la République espagnole contre le soulèvement nationaliste (et non plus des camarades morts au combat).

Au-delà de cette tentative de typologie très lacunaire, les lieux de mémoires du mouvement ouvrier, au même titre que la majorité des monuments, restent généralement méconnus du grand public, comme le rappelle la chronique de Sylviane Herranz de la visite proposée à l'occasion du 150e anniversaire du premier congrès de l'Association internationale des travailleurs sur les lieux de mouvements ouvriers

à Genève, ou le tour d'horizon proposé par Hans-Peter Renk pour le canton de Neuchâtel.

Comme l'évoquait l'écrivain autrichien Robert Musil en 1936 déjà[8], l'érection d'un monument est souvent liée à un processus d'oubli[9]. Dans notre cas, cette évolution a été accélérée par la transformation de la classe ouvrière à partir des années 1960. La disparition des grands ensembles industriels en Suisse romande et la désagrégation de la culture ouvrière ont participé à l'oubli des traces de la présence ouvrière. Nous faisons ainsi face à un double effacement. Marginalisés de la mémoire publique dominante, les lieux de commémoration du mouvement ouvrier ont souvent été oubliés en parallèle à la diminution de l'influence politique et culturelle du Parti du travail et des principaux acteurs syndicaux. Évoquée par Charles Heimberg dans sa contribution, la plaque en souvenir du passage de Lénine au premier étage du n° 3 de la rue des Plantaporrêts à Genève reste inconnue de la majorité de la population et même des militants de gauche, au même titre que la pierre tombale de Bakounine au cimetière de Bremgarten à Berne.

Ce manque de visibilité s'explique également par l'héritage patrimonial limité laissé par ces monuments. De facture très classique, de dimensions modestes, placés dans des lieux discrets, ils rappellent qu'ils ont été généralement financés avec peu de moyens et sans démarche artistique ambitieuse. Dans ce cadre, les monuments dressés à Genève aux alentours du parc William Rappard par le Bureau international du Travail peuvent apparaître comme une exception – ainsi *L'effort humain* de James Vibert (1935, voir ill. 1) ou *Les Quatre Races* de Paul Landowski (1937), dédiés à la dignité des travailleurs, qu'ils soient ouvriers ou non.

Les monuments du mouvement ouvrier ont-ils encore un sens dans la Suisse post-industrielle du XXIe siècle ? Dans une société de l'immédiateté, pessimiste quant à son avenir et peu préoccupée par le sens politique et moral du passé, que nous disent-ils ?[10] La préoccupation pour le patrimoine industriel et sa valorisation témoignent

---

[8] Mort en exil à Genève en 1942, Robert Musil a son buste au cimetière des Rois. Véritable ironie pour cet esprit critique qui rappelait que les monuments sont érigés pour être vus mais qu'on ne les remarque paradoxalement presque plus.

[9] Robert Musil, *Œuvres pré-posthumes*, Paris, Éd. du Seuil, 1965.

[10] « Fabriquer l'événement sous la forme d'une construction, telle est la destination principale de la "monumentalité postmoderne" », Jean-Pierre Garnier, « Du monument comme événement », art.cit.

d'un souci de conserver cet héritage, mais cette intention s'inscrit souvent dans un effort de promotion touristique et commerciale, sans réflexion sur la spécificité d'une mémoire ouvrière [11].

Cependant, la volonté de faire parler l'histoire pour adresser un message politique n'a pas totalement disparu, comme en témoigne l'exemple de la récente motion parlementaire « Parce qu'ils ont construit la Suisse et Genève : rendons hommage aux saisonniers » déposée fin 2009 au Conseil municipal de la ville de Genève en faveur de l'érection d'un monument en hommage aux saisonniers [12].

À notre sens, penser le mouvement ouvrier demande un effort de mise en lumière des monuments oubliés, mais aussi de suivre les polémiques tissées autour des lieux emblématiques investis par la mémoire des partis de gauche et des syndicats. Cette double approche semble nécessaire pour participer à une réflexion publique sur l'identité locale et nationale du mouvement ouvrier suisse, mais aussi plus généralement sur les interventions mémorielles et artistiques dans l'espace public.

---

[11] « Si le grand public se presse aujourd'hui pour assister aux mises en scène vivantes censées ressusciter le passé, pour visiter les musées et châteaux-spectacles et fréquenter d'anciennes usines reconverties en centres culturels, cet intérêt pour le patrimoine est un flux qui s'écoule au gré des phénomènes de mode, et dont les références historiques sont oubliées le jour même. Le consommateur de ce passé… remonte dans le temps comme il se déplace dans l'espace : en touriste », Margaret Manale, « Monument et monumentalité », *L'Homme et la société*, n° 146, 2002, p. 5.

[12] Voir www.ville-geneve.ch/conseil-municipal/objets-interventions/detail-rapport-reponse/rapport-reponse-cm/891-167e